



HAL
open science

Terre de rock'n'roll depuis les sixties, toute proche de Londres et fort de disquaires indépendants, la Normandie s'ouvre au punk dès 1976. Quelques groupes se forment et s'engouffrent dans l'aventure punk. Le mouvement punk, qui porte en lui la violence (musicale, corporelle, esthétique) offre à ses groupes l'opportunité d'exprimer leur révolte et leur rage.

Christophe Pécout

► **To cite this version:**

Christophe Pécout. Terre de rock'n'roll depuis les sixties, toute proche de Londres et fort de disquaires indépendants, la Normandie s'ouvre au punk dès 1976. Quelques groupes se forment et s'engouffrent dans l'aventure punk. Le mouvement punk, qui porte en lui la violence (musicale, corporelle, esthétique) offre à ses groupes l'opportunité d'exprimer leur révolte et leur rage.. Criminocorpus, revue hypermédia. Histoire de la justice, des crimes et des peines, 2018. <hal-05547022>

HAL Id: hal-05547022

<https://hal.science/hal-05547022v1>

Submitted on 16 Mar 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

Punk et violence en Normandie (1976-1980)

Christophe Pécout



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/criminocorpus/4721>
ISSN : 2108-6907

Éditeur

Criminocorpus

Ce document vous est offert par Université de Rouen – Bibliothèque Universitaire



Référence électronique

Christophe Pécout, « Punk et violence en Normandie (1976-1980) », *Criminocorpus* [En ligne], Rock et violences en Europe, Punk et violence, mis en ligne le 22 novembre 2018, consulté le 22 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/criminocorpus/4721>

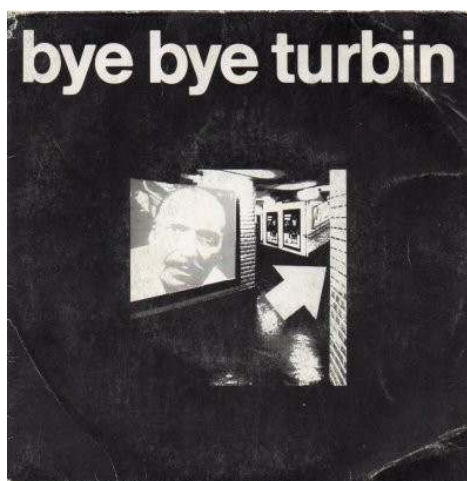
Ce document a été généré automatiquement le 22 novembre 2018.

Tous droits réservés

Punk et violence en Normandie (1976-1980)

Christophe Pécout

- 1 Le 4 novembre 1958 a lieu au Havre le concert exceptionnel de Bill Haley and the Comets. Pionnier du rock'n'roll américain, la star attire la foule dont une majorité de jeunes normands qui prennent d'assaut la salle du Rex. La presse locale havraise¹ relate cette soirée mémorable mais s'attarde particulièrement sur le comportement des jeunes spectateurs qualifiés de « petits fauves sans avenir » et « d'énervés des fauteuils ». Il faut dire que devant la furia du concert, ce jeune public danse sur les fauteuils, crie, hurle, choquant ainsi « les honnêtes spectateurs ». Face à ces débordements totalement incontrôlés et inédits, la police intervient et plusieurs jeunes terminent la nuit au poste. Quelques années plus tard la violence est toujours présente comme l'explique Francis Basset, guitariste du groupe rouennais Rotomagus², lors d'un concert à Nassandres sur risles en 1970 : « Il y avait deux mecs en train d'esquinter un pauvre type, l'oreille et l'œil qui pendaient. L'organisateur vient nous voir et nous dit "jouez", "jouez" sinon ça va finir en bagarre générale [...] Tu sais que si tu arrêtes de jouer tu es mort³ ». Il faut rappeler que les groupes rock de ces années jouent le plus souvent en attraction d'un groupe de bal, comme le rappelle Jacques Hupin⁴ : « le public n'était pas forcément là pour le groupe, et quelque fois c'était sportif⁵ ». La liste est encore longue... Comment l'interpréter ? Est-ce la musique rock qui déclenche cette fureur ou bien est-ce la jeunesse qui trouve dans le rock une source de plaisir non maîtrisée ?



- 2 Il faut dire que ces jeunes normands des années 1960⁶, qui grandissent dans le contexte sinistré de la Reconstruction suite à la Libération (précarité, sous-alimentation, morts, maladies, etc.) voient dans l'arrivée de la musique rock un exutoire, un moyen d'affirmer une identité (les blousons noirs) et aussi un moyen de contester l'ordre social⁷. Il est vrai que cette jeunesse normande, depuis les années 1950, s'est imprégnée de culture américaine par l'intermédiaire de la présence des GI's au Havre mais surtout avec la base de l'US AIR Force à Évreux⁸. Important leur mode de vie, les soldats américains écoutent les 45 tours de Glenn Miller, Bill Haley ou du jeune Elvis Presley, et organisent des concerts de rock'n'roll au sein de la base. Par la suite, l'organisation de concerts en ville, au Dancing des sports ou à l'Escapade, familiarise la population locale avec cette nouvelle musique déchaînée⁹. Mais à l'aube des seventies, le contexte change : la furia rock'n'roll est retombée laissant place à de nouveaux genres (prog, glam, heavy metal). L'arrivée du pub rock à partir de 1975 et surtout du mouvement punk vient bouleverser la vie d'une partie de cette génération normande.
- 3 L'arrivée du punk en France¹⁰, à l'instar de la Grande-Bretagne, s'inscrit dans un contexte économique et social violent marqué par la fin des Trente Glorieuses, la désindustrialisation, l'essor du chômage qui offre peu de perspective à cette « blank génération ». L'environnement ambiant n'incite pas non plus à l'optimisme. Ces villes reconstruites (Lisieux, Cherbourg, Caen, Le Havre, etc.), univers de béton, sont sinistres, tristes, ennuyeuses. Celle du Havre par exemple est décrite par Little Bob comme une ville « cradingue », dure, où à la violence économique s'ajoute la violence dans les bars de dockers¹¹. Paradoxalement, cet environnement forgera le son de ces groupes. Face à un avenir bouché, soit travailler à l'usine comme papa, soit toucher le chômage, une frange de jeunes dont Dominique Comont, chanteur des City Kids, a « envie de cracher à la gueule du monde¹² ». Le mouvement punk offre alors la possibilité d'exprimer leur rage et leur haine envers une société qu'ils rejettent. Il faut dire que cette ouverture de la Normandie au punk¹³ via ses trois grandes villes (Caen, Le Havre et Rouen) est impulsée notamment par les deux groupes phares de la région : Little Bob Story au Havre depuis 1973 et Dogs à Rouen depuis 1974¹⁴. Little Bob Story devient le fer de lance du rock en Normandie (deux albums en 1975 et 1976), mais aussi au niveau national puisque le groupe participe aux deux éditions du Festival punk de Mont-de-Marsan¹⁵ en juillet 1976 et 1977, et multiplie les concerts à travers le pays. Il influencera d'ailleurs un certain nombre de futurs musiciens punks présents dans son public¹⁶. Ces deux groupes pionniers¹⁷ ouvrent alors la voie à d'autres formations punk-rock comme Olivensteins, Teenage Riot, Ox ou Bye Bye Turbin.
- 4 Le punk se construit sur l'anarchisme, la résistance, la contestation, la déconstruction des codes, des normes ou le nihilisme. Cette culture de la révolte et du refus forge les comportements comme par exemple ceux des futurs membres de Bye Bye Turbin. Lycéens à Caen, ils découvrent le mouvement libertaire et le situationnisme. Avec leur cellule d'agitation, ils organisent des manifestations et des grèves, et publient un journal clandestin. Peut-on alors affirmer, comme les médias de l'époque, que le phénomène punk serait « naturellement » violent ? Mais de quelle violence parle-t-on ? De la violence des corps qui s'entrechoquent le temps d'un pogo, de la violence auto-infligée par l'usage de drogue ou d'alcool, de la violence en spectacle lors des concerts, de la violence suggérée par un look destroy, de la violence symbolique caractérisée par le rejet de cette forme de musique, de la violence subie lors des bastons avec les skins ou rockabilly ? C'est de tout cela que l'on traitera ici.

- 5 L'étude de cette histoire de la scène punk normande s'insère dans un projet national visant à écrire l'histoire de la scène punk en France entre 1976 et 2016¹⁸. L'objectif vise à historiciser ce phénomène punk en Normandie à partir d'une contextualisation et d'un questionnement sur son processus d'émergence, de diffusion et d'appropriation à partir de 1976. Il est d'ailleurs intéressant de noter que, depuis quelques années, existe un intérêt croissant pour la question du rock en Normandie se traduisant par un travail de collecte d'archives (photos, affiches de concert, vidéos, bande-son, etc.) via Internet et Facebook¹⁹. Ce travail participe ainsi à la construction d'une mémoire du rock en Normandie, démontrant l'importance de cette musique dans la culture normande. Cet article mené à partir d'un corpus d'archives écrites (presse régionale, presse locale, presse musicale), d'archives audiovisuelles (reportages, documentaires), d'archives privées et d'entretiens avec des acteurs²⁰, se propose d'analyser la question de la violence dans le punk.

L'arrivée du punk en Normandie

Le rôle des disquaires

- 6 Au début des seventies, quelques disquaires indépendants ouvrent une boutique pour y diffuser leur amour du rock. Pour cela, ils importent de Londres et des États-Unis des containers de 45 tours, ce qui permet à la jeunesse normande – du moins une infime minorité – de découvrir de nombreux groupes, artistes et styles musicaux. Trois magasins historiques jouent ce rôle de défricheur musical : Crazy Little Things au Havre, Mélodies Massacre à Rouen et Sweet Harmony à Caen. Ouvert en 1973 par Philippe Garnier puis revendu à Yves Guillemot, Crazy Little Things importe des États-Unis de vieux vinyles des sixties introuvables en France. C'est dans ce magasin que le jeune Dominique Comont, futur chanteur des City Kids, découvre le punk, véritable électrochoc : « L'histoire a commencé dans un petit magasin qui s'appelait Crazy Little Things. Je vais là-bas pour acheter un disque de Chick Corea [...] Il me dit "Tiens prend ça c'est vachement mieux !" C'était *Raw Power* des Stooges²¹ ». À Rouen, un an après, s'ouvre Mélodies Massacre. Créé par Lionel Hermani²², ami de Philippe Garnier, puis secondé par le jeune Éric Tandy, ce magasin devient le lieu de référence de tous les rockers rouennais et des alentours, celui où l'on y découvre et écoute toutes les nouveautés²³, mais aussi les anciennetés anglaises et américaines. Dans le reportage de Michel Vuillermot diffusé en 1984, *Nous enfants du rock*, Lionel Hermani évoque le souvenir du jeune Dominique Laboubée, chanteur des Dogs, qui « venait acheter les New York Dolls ». À Caen, la logique est la même avec le magasin Sweet Harmony. Au-delà de leurs caractères commerciaux, Mélodies Massacre et Sweet Harmony interviennent dans la production et la distribution des premiers 45 tours des groupes locaux : Dogs (1977 et 1978), Olivensteins (1979), Bye Bye Turbin (1979 et 1980), Checkmate (1979), Oenix (1980), les Alligators (1979). Leur rôle s'avère donc fondamental en tant que défricheur et producteur de groupes, importateur de nouveautés, vendeur de billets pour les concerts, vendeur de la presse musicale et lieu de rencontre entre musiciens. Ces trois disquaires restent d'ailleurs très ancrés dans la mémoire des musiciens de l'époque, et pour nombreux d'entre eux, la fermeture de ces magasins dans les années 1980 marque une rupture et met fin à une époque mythique d'effervescence musicale.

Les concerts punks, une révolution musicale

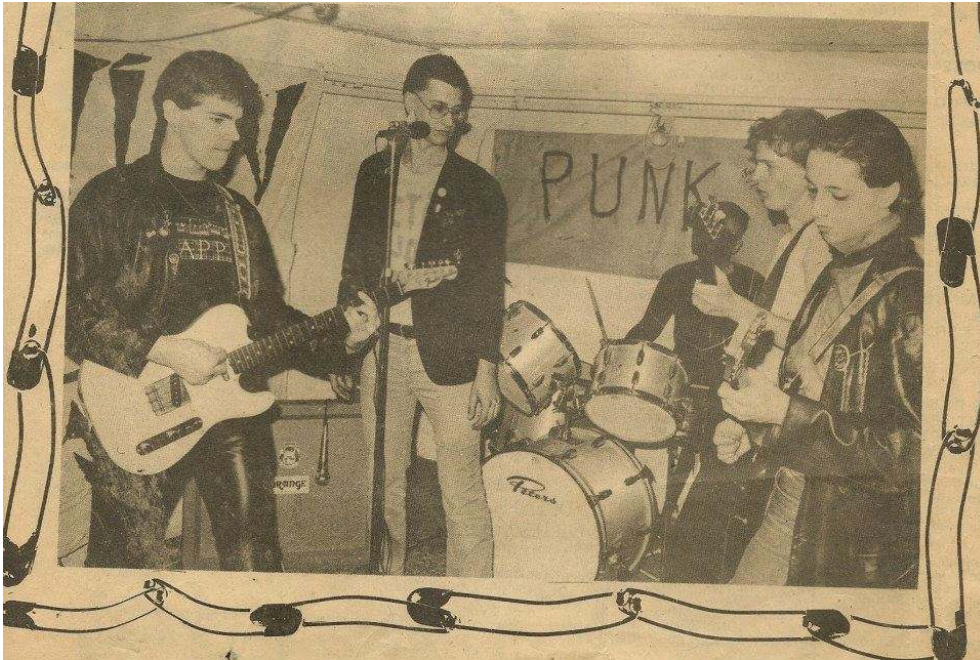
- 7 Autre élément-clé dans la diffusion du punk, les concerts. Porte d'entrée en France *via* son port et équipé en salles (notamment la salle Franklin), Le Havre devient à partir de 1975 un passage obligé pour bon nombre de groupes de pub rock : Dr Feelgood (mars 1975, novembre 1976), Eddie and the Hot-Rods (juin et octobre 1976, février 1977²⁴); Flamin'Groovies (décembre 1976). S'ensuit l'explosion punk avec les concerts des Stranglers (avril 1977), des Ramones et Talking Head (avril 1977²⁵), The Jam (février 1978), The Damned (novembre 1978). À Rouen, à l'inverse du Havre, le manque de salles²⁶ fait que peu de concerts de groupes internationaux s'y déroulent. Toutefois, le plus mythique²⁷ reste celui de The Clash organisé par Jacques Hupin²⁸ le 26 avril 1977, marquant la toute première date française de leur tournée²⁹. Encore peu connu du grand public, le concert se déroule, d'après les souvenirs d'Éric Tandy³⁰, devant environ 300 personnes, toutes éblouies et fascinées par la rage du groupe. Il faut dire que le son, la mise en scène, l'engagement et l'énergie sont totalement nouveaux dans le paysage musical de l'époque. Selon des témoins rencontrés, ces premiers concerts attirent plus ou moins de monde³¹, une soixantaine par exemple au Havre pour les Stranglers. Mais, l'essentiel pour ces jeunes normands est de découvrir « en vrai » leurs groupes favoris, de se confronter à l'énergie, à la violence et au son qui s'y dégage. Cette révolution musicale et scénique les transforme, renforçant pour quelques-uns leur envie de monter un groupe punk.

Les médias locaux parlent du punk

- 8 Si la presse musicale a participé à la diffusion du punk ainsi qu'à le rendre populaire³² qu'en est-il de la presse régionale devant ce nouveau phénomène musical ? Cette presse a quelques difficultés, tout d'abord, à définir ce style de musique d'où l'utilisation de différents vocables, comme « punk-rock », « nouvelle vague », « rock d'aujourd'hui » ou « pop music ». Elle cherche également des références musicales à ces nouveaux groupes : les Doors pour les Stranglers, Iggy Pop pour les Damned, Eddie Cochran pour les Ramones. Enfin, les adjectifs définissant cette musique renvoient à la violence : dure, méchante, agressive, compacte, brutale... Elle relate toutefois les premiers concerts punks en publiant une présentation du groupe et un compte rendu du concert. Par exemple, *Le Havre libre* fait la publicité du concert des Stranglers (avril 1977) en incitant les Havrais à s'y déplacer : « les Havrais vont donc encore avoir l'occasion d'applaudir un groupe en pleine ascension c'est-à-dire avec la pêche de ceux qui y croient³³ ». *Paris-Normandie* publie également quelques articles au ton enthousiaste. Présentant ainsi la venue des Clash, des Ramones et des Talking Heads en avril 1977 au Havre et à Rouen, le journal écrit : « Les groupes que l'on appelle "punk" poussent comme des champignons dans les rues américaines et anglaises (il y en a aussi en France). Le rock des années 70 est enfin là, et si cette musique est parfois maladroite, parfois opportuniste ou sans grande motivation, il se passe quelque chose³⁴ ». La présentation des Clash marque l'intérêt du journaliste pour le groupe : « The Clash viennent de Londres, ils sont l'un des plus passionnants de ces groupes des boîtes où l'on boit de la bière tiède [...] Les Clash écrivent des chansons méchantes, qu'ils envoient sans rire. Ce sont des gamins qui aiment le rock³⁵ ». L'enthousiasme est le même pour le concert des Ramones : « Les Ramones sont grands car si leur spectacle est soigneusement bâti, leur musique reste urgente, profondément

excitante [...]. Ces chansons qu'ils lancent à toute allure portent de nombreuses images, la poésie du rock est là³⁶. »

Action Joe



L'Éveil de Pont-Audemer, 1978

- 9 Au-delà des groupes américains et anglais, la presse régionale et locale s'intéresse aux premiers groupes de punk rock du cru, leur permettant de se faire connaître à travers des articles dans l'ensemble positifs, mais plus ou moins réguliers selon les concerts. Voilà ce qu'écrivait *Paris-Normandie* en octobre 1975 à propos d'un des premiers concerts des jeunes Dogs : « Paulo, Zox, Michel et Dominique, les Dogs de Paris et de Rouen, balancèrent le 5 octobre, au Havre, le rock des années 70 (urgent comme en 54 ou en 63). La tendresse de leur musique heurtée et le mystère du chant de Dominique faisaient fondre le cœur. Les Stones, les Groovies, les Dolls et le Velvet Underground les ont fait rêver, les Dogs "vedettes nées", savent d'où vient le rock qui lézarde le ciment des murs ». Autre témoin régional, *Ouest-France* qui publie le 13 décembre 1977 un premier article sur le groupe Bye Bye Turbin de Caen. Alors que le groupe n'a que quelques concerts à son actif, il est le sujet d'un long article occupant une page entière de ce journal le 30 décembre 1977. Le titre accrocheur, « Bye Bye Turbin, le bruit et la fureur de la révolte d'enfants perdus³⁷ », introduit l'article présentant le groupe, sa musique et son message politique. Ainsi, le mouvement punk interroge et questionne cette presse régionale comme en témoigne l'article que consacre *Ouest-France* le 7 octobre 1977 dans sa rubrique Société. Intitulé « Se croire moche et en être fier », l'article, sous un ton moqueur, critique cette musique jouée par des « orchestres qui prétendent réinventer le rock dans un style sauvage et tonitruant ». Mais ce sont surtout les punks eux-mêmes qui sont visés : « les punks se complaisent dans la mocheté et la provocation [...] on leur reproche leur accoutrement bizarre : tee-shirts peints et déchirés [...] on leur reproche leur accessoires d'un goût douteux : lunettes d'aveugles, chaînes, badges³⁸ ». Enfin, la radio s'intéresse à ces jeunes groupes du cru. Créée en 1978, FR3 Radio Normandie, basée sur une péniche dans le bassin Saint-Pierre à Caen, diffuse dans les cinq départements du punk grâce à son

animateur Michel Gosselin et son émission *La musique dans la peau*. Les groupes invités viennent enregistrer en live plusieurs titres qui sont par la suite diffusés au cours d'une interview la semaine suivante.

« Les punks. Se croire moche et en être fier »



Quest-France, 7 octobre 1977

L'Angleterre à proximité ou comment vivre in situ le punk

- 10 La proximité de l'Angleterre et les liens tissés avec la Normandie – jumelages, voyages scolaires, associations – favorisent la diffusion de la musique punk auprès des jeunes Normands depuis 1976. C'est d'abord la possibilité d'écouter la *BBC Radio 1* et les émissions de John Peel, journaliste disc-jockey qui est le seul à diffuser les chansons des Sex Pistols. Ce sont surtout les liaisons maritimes transmanches peu onéreuses au départ de Dieppe, Cherbourg et Le Havre qui offrent l'opportunité aux musiciens de se rendre à Londres afin de vivre *in situ* l'explosion punk³⁹. C'est le cas des membres du groupe Bye Bye Turbin, qui profite de la maison de la grand-mère du chanteur à Londres pour y séjourner pendant une semaine en août 1977. C'est alors pour eux l'occasion unique de voir tous les groupes anglais en action : « on allait deux fois par jour voir les concerts de l'après-midi et du soir. On s'est retrouvé un jour embarqué au Marquee voir Steel Pulse, The Adverts avec la bassiste dont tous les garçons étaient amoureux⁴⁰ ». Ils ramènent des disques, lisent la presse musicale anglaise (*NME*, *Sounds*) et rencontrent même Mick Jones des Clash dans la rue ! Ces séjours à Londres marquent bien évidemment les esprits de ces jeunes musiciens provinciaux qui s'engouffrent définitivement dans cette aventure punk.

Les premiers groupes punks

- 11 La vie en province est loin d'être excitante à l'instar de la France giscardienne. Musicalement s'il existe des foyers de contre-culture⁴¹, la France de 1976-1977 écoute la Bande à Basile ou Boney M, qui produisent les hits du moment. C'est donc au sein d'un quotidien moribond que vit cette jeunesse normande : peu de divertissements (les bals et le café), manque d'argent, chômage, « glande », arrêt des études, difficulté à bouger, hantise du service militaire et un avenir qui ne fait pas du tout rêver. Comme l'explique Marc Zermati à propos du Havre : « Le Havre c'est les prolos. Il y a une vraie tradition rock là-bas. C'est la musique ou être docker⁴²... » Réalité que refuse quelques jeunes qui décident de monter des groupes de punk rock. Au Havre, c'est Ox, Vitriol Gang, Teenage Riot, Grosseesse Nerveuse ou encore Sexuel Theme. En même temps, apparaissent d'autres formations rock aux styles divers : Pill-Box (hard-rock) ou Mémoriance (rock progressif) qui fait du Havre la ville du rock en France. À Rouen, ville plus bourgeoise, rien ne se passe comme le rappelle Éric Tandy⁴³ : c'est une ville endormie, sans animations, dans laquelle les bars ferment tôt, avec peu de concerts du fait de l'absence de salles adaptées. Les Dogs tentent tout d'abord de réveiller la ville, avant d'être rejoints par les Olivensteins des frères Tandy, puis un peu plus tard par quelques groupes comme Acide Vicieux ou Les Gloires Locales. Cette réalité est semblable à Caen avec Bye Bye Turbin, Break up, Checkmate et RAS. Les villes moyennes ne sont pas en reste, ainsi à Pont-Audemer, c'est Action Joe, et à Lisieux, les Végétator's. Ces jeunes musiciens n'ont qu'une envie : agiter un quotidien ronronnant par la provocation, la subversion ou la violence.

Expression de la violence

La violence musicale, une réponse aux babas !

- 12 En mai 1978, les Végétator's, jeune groupe punk de Lisieux, explique à la presse locale la raison du choix de leur style musical avec un peu de provocation mais surtout avec un discours appliqué à la lettre : « parce que c'est une musique violente et la musique violente est une réaction saine⁴⁴ ». Cette question de la violence musicale se retrouve également dans les propos de Kent, chanteur de Starshooter : « la vie est dure et nous faisons une musique dure c'est tout. Les gens réclament de la violence, nous leur donnons le moyen de se défouler⁴⁵ ».
- 13 À l'évidence, la radicalité de la musique punk semble faire table rase du passé. Néanmoins, de nombreux groupes rendent hommage au passé en reprenant à leurs débuts et à leur façon des standards du rock fifties ou sixties⁴⁶, mais aussi composent des chansons suivant le même schéma couplet/refrain. Ce qui prime avant tout c'est l'énergie, la rage, la rapidité⁴⁷, la simplicité. Les morceaux sont courts⁴⁸, véritables uppercuts sonores devant faire réagir le public, à l'image des premiers morceaux de Bye Bye Turbin qui ne dépassent pas trois minutes. Revenir à l'authenticité d'un rock pur, en rejetant la technicité des Guitar Heroes et les envolées planantes des méga-groupes du moment, devient la ligne musicale à suivre. Dans cette logique de rejet de l'institutionnalisation de la musique, une majorité des musiciens apprend à jouer sur le tas⁴⁹, refusant le diktat de l'apprentissage classique de la musique⁵⁰. Ce manque de technique devient même une marque de fabrique choquant au passage tous les musiciens

esthètes qui voient dans la musique punk une parodie musicale, voire simplement du bruit. La guerre musicale est déclarée : l'objectif qui consiste à déverser de l'énergie et de la rage aux oreilles du public, est atteint : « On aime ou on aime pas mais le moins que l'on puisse dire c'est que Végétator's ne fait pas semblant [...] si vous aimez le rentre dedans vous serez servi. La musique que projette le groupe lexovien se danse, fort et vite⁵¹. »

14 À la violence du son est associée celle des mots. Le son est délibérément puissant, fort, violent avec une omniprésence de la distorsion⁵² aux guitares, une batterie épurée et une basse rythmée. Cela n'est pas sans poser des problèmes de sonorisation lors des concerts punk, car faute de matériel adapté et faute d'expérience des sonorisateurs plus habitués aux bals ou aux concerts folks, le son est souvent inaudible et les paroles incompréhensibles. Dans ses comptes rendus de concert, la presse locale l'évoque avec plus ou moins d'ironie, par exemple après un concert d'Action Joe en 1978 : « le plus grand défaut du concert d'Action Joe, c'était la sonorisation. De grâce il faut faire quelque chose : supprimer le larsen, essayer de rendre audible la musique rendue touffue par la distorsion⁵³ ». La réaction est la même lors d'un concert d'Acide Vicieux en mars 1979 : « le groupe a déclenché une avalanche de décibels assourdissants les oreilles. La distorsion était trop importante et la sono si mal réglée que personne n'a saisi un seul mot des paroles⁵⁴ ».

15 Ces dernières portent justement un message dont la violence des mots est précisément au cœur du punk. Le nom des groupes témoigne déjà du message véhiculé : Vitriol Gang, Teenage Riot, Bye Bye Turbin, Break up, autant de patronymes annonçant la révolution punk. Il ne s'agit plus de chanter des niaiseries dans le style yéyé ou bien des textes ésotériques incompréhensibles ; dorénavant, le quotidien sera au centre du propos, critiqué, rejeté ou dénoncé⁵⁵. Pour faire passer leur message, les groupes chantent ainsi en majorité en français⁵⁶. On joue également sur la provocation comme le font les Olivensteins⁵⁷ avec des titres comme « Pétain, Darlan, c'était le bon temps », « Patrick Henry est innocent⁵⁸ », « Euthanasie » ou « Je suis fier de ne rien faire ». Écoutons à ce propos Gilles Tandy :

Il y avait cette envie de chanter en français... On avait des paroles plutôt sociales. Ça pouvait être de la dérision, mais elles étaient basées soit sur la vie de tous les jours, soit... Il pouvait y avoir l'histoire, avec "Pétain Darlan, c'était le bon temps"... Il faut voir aussi le contexte. En 1978, on se fait traiter de petits cons par toute une génération de vieux schnocks et la réponse c'était : "hé ho, il n'y a pas que nous qui avons fait des conneries !" C'était très con, mais il y avait évidemment énormément de degrés derrière⁵⁹...

16 Même si le second degré est de rigueur, comme l'explique Éric Tandy, le parolier du groupe, les textes traduisent quand même leur quotidien :

Il y a un grand paquet de chansons que j'ai écrites en réaction à ce que je vivais à l'époque. À la différence des groupes de rock parisiens qui étaient très dandy, coupés du monde, je m'intéressais beaucoup à l'actualité, je lisais les journaux et les trois quarts des chansons des Olivensteins m'ont été inspirées par des faits divers⁶⁰.

17 Dans un autre registre, le groupe Bye Bye Turbin de Caen, ouvertement politisé, dénonce dans une critique radicale la réalité sociale et le monde du travail. Leur objectif est de traduire musicalement leur culture de la contestation : « on a avancé sur des thèmes un peu de critique radicale et entre autres de l'influence des situationnistes, c'est sur la critique de la société du spectacle et du mouvement situationniste, on était vraiment branché là-dessus⁶¹ ». Ce sont donc des morceaux comme *Dying For life*⁶², *Lobotomania* sur l'incarcération psychiatrique, *Number 6* en référence à la série anglaise *The Prisoner*, *Taxi*

Driver en hommage au film de Martin Scorsese ou bien *CES Pailleron* qui évoque l'incendie du collège du même nom en 1973 qui fit vingt victimes. Les Végétator's de Lisieux, qui n'ont aucun respect pour rien, dénoncent les moralisateurs (« vous, apôtres de la non-violence, vous jugez ma décadence ») et rejette l'autorité (« Flics, patrons cherchent à t'enculer »). Enfin, jouant dans la cité de Sainte Thérèse, le groupe se fait une joie de taper sur la religion avec des titres comme « Vatican », « Balade pour un curé » : « Flash spécial le dimanche soir, Paul VI est mort défoncé, Faut dire qu'il broyait du noir, Il ne pouvait plus bander ». Ils vont jusqu'à reprendre en version punk « Les roses Blanches » de Berthe Sylva, morceau écrit en 1925 !

- 18 La violence musicale s'exprime enfin par une manière de chanter⁶³ ou d'hurler selon⁶⁴, l'exemple le plus emblématique étant Johnny Rotten avec sa voix nasillarde et son phrasé outrancier martelant chaque mot érupté. Dans le punk, l'approche est autodidacte et spontanée : on prend un micro et on se lance avec sa propre sensibilité. Le fait de chanter faux ou non importe peu, car le but est de faire passer un message. Chroniquant un concert des Olivensteins pour *Rock & Folk*, Philippe Garnier écrit : « Gilles Tandy chante et éructe d'une manière assez similaire, et pour une bonne raison : il faut comprendre les paroles, paroles déclamées dramatiquement et "physiquement" sur une musique pesante, lourde du cul, une sorte de rock *aus sopors* qui ne perdrait pas son tranchant⁶⁵ ». Même ressenti avec les Végétator's : « On retrouve des riffs rageurs, une batterie obsédante, une basse vibrante et une voix empreinte de violence⁶⁶ ».

Être punk au quotidien : fuck the system !

- 19 « Je m'étais acheté une veste à zip et je trouvais ça bien par rapport à notre message. Ça avait une importance à l'époque⁶⁷ ». Les propos de Vladimir Marcus, chanteur de Bye Bye Turbin, illustre bien ce lien fort entre la musique punk, son message et son esthétique.

Bye Bye Turbin



- 20 Ce sens du style, comme l'explique Dick Hebdige⁶⁸, représente une communication intentionnelle visant à attirer l'attention. Assurément, les punks parlent à travers leurs vêtements. Ces derniers deviennent un signe ostentatoire jouant sur l'exubérance, la provocation marquant ainsi une identité propre⁶⁹. Marie Roué décrit très bien cette fonction du vêtement :

Le principe de dérision est une des idées principales que le punk observe pour s'habiller comme pour vivre. C'est la même démarche qui lui permet de porter le complet veston, chemise, cravate de l'employé « straight », le manteau en tweed style anglais ou le perfecto du rocker : emprunter à un groupe ses attributs vestimentaires, en démentant immédiatement l'information qu'on donne par une information contradictoire⁷⁰.

- 21 Dans cette logique de destruction des codes, les groupes ne manquent pas d'idées. C'est la cravate portée sur un tee-shirt par Gilles Tandy⁷¹, les combinaisons militaires et les chemises taguées de Bye Bye Turbin avec slogans (« Je suis une bavure », « White Riot »). Les creepers, les baskets ou le cuir sont aussi autant d'éléments récurrents de l'esthétique punk. « Nous voulions être reconnus plutôt que connus⁷² », témoigne aujourd'hui Alain Gallienne de Bye Bye Turbin. Cette esthétique de la révolte demeure de l'artisanat car il n'existe pas encore en Normandie de boutiques punks comme à Londres ou à Paris si bien que les fripes ou autres surplus US deviennent leurs boutiques. Par ce moyen, les groupes et les punks normands confectionnent leurs propres looks en cherchant à se distinguer des punks parisiens, jugés « poseurs » par Gilles Tandy :

Le punk parisien vu de ma province, que ce soit à Rouen ou à Sète, je trouvais ça ridicule, grotesque même. J'ai rencontré la plupart des acteurs de la scène parisienne bien après, je me suis bien entendu avec certains d'entre eux, mais pour nous, à l'époque ce n'était qu'une bande de poseurs⁷³...

- 22 Et comme le dit Stéphane Saulnier dans le reportage sur le rock au Havre en 1981, « les poseurs, ils se font casser la gueule⁷⁴ » !
- 23 Au-delà du look, la pratique du DIY⁷⁵ est centrale pour les groupes car il n'existe rien pour eux. C'est par exemple la fabrication d'affiches de concert avec détournement d'images, de slogans ou de graphismes punk. C'est aussi la création d'associations, comme avec Bye Bye Turbin et *Viva rock'n'roll*, pour organiser leurs propres concerts car cela fait plus sérieux aux yeux des autorités. Le plus mémorable a lieu à Caen le 24 mai 1978 avec quatre formations punks du cru : Bye Bye Turbin, Break up, RAS, Émeute. Baptisé « un rock différent dans une ville indifférente », ce mini festival se veut une action de contestation en réaction au désintérêt que porte la ville au rock. Il est vrai que ces groupes font peur et renvoient une mauvaise image de la jeunesse d'où le peu de considération de la mairie pour cette manifestation, d'autant plus qu'une bagarre et la détérioration des toilettes de la salle viendront stopper toutes envies d'organiser de nouveaux festivals.

Les Végétator's



Le Pays d'Auge, 6 juin 1978

- 24 Enfin, pour ces jeunes musiciens, être punk c'est une attitude au quotidien. Il s'agit de rester authentique et en accord avec ce que l'on chante. Portés sur la provocation, les Végétator's posent pour les photos de presse grimaçant, allongés par terre, ou encore dans des lieux improbables comme un confessionnal ou devant un monument aux morts allemands. Les plus activistes sont sans aucun doute les Bye Bye Turbin dont l'une de leurs activités favorites est le bombage des murs de Caen avec des slogans comme « Ne travaille plus » ou « Écoute BBT ». Très investi dans le militantisme politique et syndical, le groupe n'hésite jamais à participer à des concerts de soutien, que ce soit en faveur des luttes lycéennes ou des luttes syndicales, les amenant alors à se confronter à la police et à être fichés par les Renseignements généraux.

Violence des corps

- 25 Cette question de la violence des corps semble inhérente à l'expérience punk et renvoie à la question de la vulnérabilité du corps punk. Les nombreux musiciens punks morts avant soixante ans en témoignent. La chanson « Sex & Drugs & Rock'n'roll » de Ian Dury sortie en août 1977, devient un style de vie. L'apparence physique, l'attitude, les comportements, le vocabulaire (fuck off !), les gestes constituent des signes de reconnaissance de l'image punk : c'est la création du *Fuck you style*⁷⁶. Ces jeunes punks renvoient une image provocatrice qui suscite des réactions voire qui fait peur. Cette forme de violence corporelle s'exprime de différentes manières. Bien entendu la violence auto-infligée par l'usage de drogue ou d'alcool illustre cette expérience punk marquée par l'excès et l'expérimentation de ses limites⁷⁷. Les acteurs rencontrés dans le cadre cette étude ont

tous témoigné de leur consommation d'alcool (surtout de la bière bon marché, la fameuse Valstar), et pour quelques-uns, de la prise d'amphétamines, d'où une difficulté à se souvenir parfois de certains concerts quarante ans après !

Bye Bye Turbin



Concert à la MJC d'Hérouville Saint-Clair, 1978

- 26 La violence physique trouve son paroxysme lors des concerts, que ce soit sur scène ou dans le public. Ainsi sur scène, la violence est mise en spectacle. Les corps des musiciens transpirent, se mouvent, se contractent par le chant et la rapidité des morceaux. On saute, on crie, on invective le public, tout est bon pour créer de la tension. Comme l'explique Éric Gervais lors des concerts de Bye Bye Turbin : « c'est le feu, ça part en vrille, on provoque⁷⁸ ». Il n'est plus question des concerts où les spectateurs écoutent passivement la musique. Par exemple, lors d'un concert à Monfort, le groupe Action Joe joue devant un public passif et pas du tout réceptif si bien que le groupe décide de saborder le concert en arrêtant de jouer afin de provoquer une réaction mais en vain. Dorénavant, le public devient acteur du concert comme lors des premiers concerts des Olivensteins : « on balance de la viande sur le public mais au bout de plusieurs prestations, ça devient un rituel. Le public amène également de la viande pour nous la balancer⁷⁹ ». Le public exprime sa violence en dansant le pogo⁸⁰, en hurlant, en montant sur scène⁸¹, en créant une ambiance électrique, ce qui n'est pas sans risque de débordements. La MJC d'Hérouville Saint-Clair, en banlieue caennaise, devient la salle punk pour les groupes locaux et nationaux. Pour son responsable, Claude Buot dit « Bubu », le but était surtout « de faire connaître les groupes locaux (pas seulement punk) et de leur donner un lieu où ils pouvaient jouer régulièrement⁸² ». Il se souvient donc très bien de ces soirées agitées et surchauffées. Un groupe comme Bye Bye Turbin pouvait attirer jusqu'à trois cents personnes et véhiculait une image très sulfureuse. Le groupe ira jusqu'à taguer la salle de concert lors d'un concert, ce qui n'a pas beaucoup plu au directeur de la MJC !
- 27 Enfin, l'arrivée du public punk crée des rivalités et des tensions entre bandes mais aussi pour les groupes⁸³. Le cas de Caen est exemplaire puisque cohabitent un public punk

– celui de Bye Bye Turbin, Break up, RAS – et un public rockabilly – celui des Alligators. Si entre les musiciens l’entente est bonne – les deux groupes jouent ensemble à de nombreuses reprises –, il en est autrement entre les publics qui se livrent à quelques bagarres. Les punks deviennent les ennemis à pourchasser comme en témoigne une affiche de 1977 des Alligators où l’on voit trois rockabs se baladant et disant : « Hé les mecs si on cassait du punk ? ». Cette violence entre bandes se retrouve dans les concerts comme se souvient Alain Gallienne : « Je me souviens d’un concert à l’IUT dans un amphi un soir, je crois qu’il y avait Break Up en première partie, ils n’étaient pas beaucoup, trois ou quatre, ils avaient ramené une caisse de bière, ils étaient en haut de l’amphi, ils commençaient à ouvrir les bières et après ils les jetaient sur nous⁸⁴ ». Par la suite, d’autres bandes apparaîtront, celle des Mods avec le groupe des Lords, celle des quartiers, celle des gitans et celle des skins provoquant des bagarres mémorables !

- 28 Que retenir finalement de cette première vague punk et de la problématique de la violence ? Comme nous l’avons vu, pour les jeunes normands, il s’agit d’exprimer une révolte, une rage face à une société qu’ils désapprouvent. Le mouvement punk leur offre alors cette possibilité car celui-ci leur donne un espace de liberté d’expression au sein duquel ils trouvent une alternative et un espoir. Par une musique énergique et criante, un discours radical et une apparence provocatrice, ces musiciens expulsent toute leur colère et leur violence. Violence musicale, violence auto-destructrice, violence corporelle, le punk normand révèle aussi quelques rivalités territoriales. Paris et ses groupes punks sont critiqués⁸⁵, voire lynchés, comme Asphalt Jungle qui lors d’un concert au Havre en avril 1977 quitte la scène au bout de trois morceaux sous une pluie de canettes. Le public n’a pas apprécié les provocations d’Eudeline ! Rivalité régionale également entre Rouen, la bourgeoise et Le Havre, la prolétaire. Vincent Denis le reconnaît : « S’il n’y avait pas eu Little Bob, jamais nous ne serions allés jouer au Havre où les amateurs n’aiment pas du tout les Rouennais et se révèlent très réticents à l’idée de nous accueillir⁸⁶ ». À l’aube des années 1980, c’est l’heure du questionnement pour ces groupes et beaucoup ne survivent pas. Le punk semble bel et bien mort et enterré pour cette première vague de musiciens. Pourtant, le mouvement perdure avec l’arrivée d’une seconde vague. C’est Hatefuls, Burning Ambitions, Dark Age au Havre, les Spurts, Brainwash à Caen et les Vermines, Skinkorps dans la banlieue rouennaise. Le contexte change : les fanzines punks se multiplient, des labels indépendants se créent, des salles se spécialisent, la musique se radicalise et se politise avec l’anarcho-punk.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie indicative

Sources périodiques

L’Éveil de Lisieux, 1977-1980.

Le Havre Libre, 1977-1978.

Le Havre Presse, 1977.

Ouest-France (édition Caen), 1977-1980.

Paris-Normandie, 1977.

Le Pays d'Auge : 1977-1980.

Entretiens

Claude Buot (animateur puis responsable de la MJC Hérouville Saint-Clair jusqu'en 1992, fondateur de radio 666), 25 mars 2017.

Alain Gallienne (guitariste et chanteur de Bye Bye Turbin), 9 janvier et 30 décembre 2016.

Éric Gervais (guitariste de Bye Bye Turbin et des Valentino), 21 juillet 2015.

Claude Levieux (chanteur d'Action Joe, fondateur du label SMAP Records), 27 juin 2015 et 15 janvier 2016.

Vladimir Marcus (chanteur de Bye Bye Turbin, de Checkmate et The Brigades), 27 janvier 2016.

Éric Tandy (chanteur des Nouveaux Riches, vendeur à Mélodies Massacre), 2 juillet 2015.

Documentaires vidéo

CHATELIER Jean-Marie, *Le Havre cité rock. Never cry about the past*, documentaire, France 3 Normandie, juin 2016, 52'15.

POIRIER Agnès, *Dogs, les années électriques*, France 3 Normandie, 2004, 25'54.

VUILLERMET Michel, *Rock au vélodrome*, reportage TV, FR3, 1980, 29'.

VUILLERMET Michel, *Nous enfants du rock*, Antenne 2, 1982, 84'.

VUILLERMET Michel, *Rock à... Rouen « perfect boy »*, Les Enfants du rock, Antenne 2, 24 mars 1984, 39'18.

Références bibliographiques

BANTIGNY Ludivine, JABLONKA Ivan (dir.), *Jeunesse oblige, Histoire des jeunes en France XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, PUF, 2009, 307 p.

BOURSEILLER Christophe, PENOT-LACASSAGNE Olivier (dir.), *Contre-cultures*, Paris, CNRS Editions, 2013, 314 p.

DELAPORTE Yves, « Teddies, Rockers, Punks et C^{ie} : quelques codes vestimentaires urbains », *L'Homme*, t. 22, n° 4, 1982, p. 49-62.

DE KERGARION Caroline, *No future, une histoire du punk*, Paris, Perrin, 2017, 656 p.

EUDELIN Christian, *Nos années punk*, Paris, Denoël, 2002, 462 p.

GUIBERT Gérôme, « Punkitude et vie quotidienne dans le Paris de la fin des années 70. Entretien avec Marie Roué », *Volume !*, n° 13/1, 2016/2 (Luc Robène, Solveig Serre (dir.), *La scène punk en France*), p. 141-157.

GUIBERT Gérôme, « Chantez-vous en français ou en anglais ? Le choix de la langue dans le rock en France », *Volume !*, n° 2/2, 2003/2 (Barbara Lebrun, Catherine Franc (dir.), *French Popular Music*), p. 83-98.

HEBDIGE Dick, *Sous-culture : le sens du style*, Paris, La Découverte, 2008/2 (1979/1), 156 p.

HEIN Fabien, *Do it yourself! Autodétermination et culture punk*, Congé-sur-Orne, Éditions Le Passager clandestin, 2012, 174 p.

- LE VOT Gérard, *Poétique du rock, oralité voix et tumultes*, Paris, Minerve, 2017, 200 p.
- LIOTARD Philippe, « Le corps punk, de la transgression à l'innovation (1976-2016) », *Volume I*, n° 13/1, 2016/2 (Luc Robène, Solveig Serre (dir.), *La scène punk en France*), p. 123-139.
- LOUAPRE Richard, *1958-1968 : les années rock en Haute-Normandie*, Paris, Éditions PTC, 2002, 128 p.
- MONOD Jean, *Les Barjots. Essai d'ethnologie des bandes de jeunes*, Paris, Julliard, 1968, 473 p.
- MICHAUD Yves, *La violence*, 7^e édition, Paris, PUF, 2012, 128 p.
- PÉCOUT Christophe, « La première scène punk en Normandie (1976-1980) », *Volume I*, n° 13/1, 2016/2 (Luc Robène, Solveig Serre (dir.), *La scène punk en France*), p. 31-45.
- ROBÈNE Luc, SERRE Solveig, « À l'heure du punk ! quand la presse musicale française s'emparait de la nouveauté (1976-1978) », *Raisons politiques*, n° 62, 2016, p. 83-99.
- ROUÉ Marie, « Assurer son cuir. Mode d'acquisition, de circulation et fonction du signe dans le vêtement des rockers », *L'Ethnographie*, vol. 80, n° 92-93, p. 218-219.
- RUDEBOY Arno, *Nyark nyark ! Fragments des scènes punk et rock alternatif en France. 1976-1989*, Paris, La Découverte, 2007, 260 p.
- SITTERLIN René, *La violence*, Paris, Quintette, 1996, 80 p.

NOTES

1. *La Presse havraise*, 6 novembre 1958, p. 10.
2. Rotomagus est un groupe de rock rouennais qui officia entre 1967 et 1972. Voir « Rotomagus », *Rock Made in France* [En ligne].
3. *Histoire du rock en Normandie (1958-2004)*, Reportage de Richard Plumet, France 3 Normandie, 2016.
4. Jacques Hupin est le principal organisateur de concerts rock autour de Rouen dans les années 1970 et 1980. C'est lui qui fera jouer The Clash à Rouen le 24 avril 1977.
5. *Histoire du rock en Normandie*, op. cit.
6. Ludivine Bantigny, Ivan Jablonka (dir.), *Jeunesse oblige, Histoire des jeunes en France XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, PUF, 2009, 307 p.
7. Jean Monod, *Les Barjots. Essai d'ethnologie des bandes de jeunes*, Paris, Julliard, 1968, 473 p.
8. Sur ce point, nous renvoyons à l'exposition « 50 ans de rock à Évreux » tenue du 29 mai au 1^{er} septembre 2018 à la Médiathèque d'Évreux. Notons que le premier concert du Jimi Hendrix Experience en France a lieu à Évreux au Novelty le 13 octobre 1966 en première partie de Johnny Hallyday.
9. Témoignage de cette effervescence musicale, la profusion de groupes de rock locaux dont Dany Boy et les Pénitents en 1957 ou encore les Apach's en 1962, premier groupe du jeune Little Bob. Voir Richard Louapre, *1958-1968 : les années rock en Haute-Normandie*, Paris, Éditions PTC, 2002, 128 p.
10. Voir : Christian Eudeline, *Nos années punk*, Paris, Denoël, 2002, 462 p. ; Luc Robène, Solveig Serre, « À l'heure du punk ! Quand la presse musicale française s'emparait de la nouveauté (1976-1978) », *Raisons politiques*, n° 62, 2016, p. 83-99 ; Caroline De Kergarion, *No future, une histoire du punk*, Paris, Perrin, 2017, 656 p.
11. Reportage de Jean-Marie Leduc sur Little Bob Story pour l'émission Pop Express, 1978.
12. Jean-Marie Chatelier, *Le Havre cité rock. Never cry about the past*, documentaire, France 3 Normandie, juin 2016, 52'15.

13. Christophe Pécout, « La première scène punk en Normandie (1976-1980) », *Volume !*, n° 13/1, 2016/2 (Luc Robène et Solveig Serre (dir.), *La scène punk en France*), p. 31-45.
14. « On a débuté vers 1974. À l'époque, on était quatre et on a tourné partout en Normandie. On a souvent fait les premières parties de Little Bob » (Interview des Dogs, *Best*, juin 1979, p. 38).
15. « Pour moi, le punk, c'était une manière de dire merde à toute cette musique, Ange, Yes, Pink Floyd, qui prenait trop de place, qui était trop pompeuse, et de faire passer de bonnes vibrations, une bonne énergie en s'éclatant... » (Little Bob, *Rock & Folk*, hors-série n° 19 « spécial punk », décembre 2003, p. 64).
16. « Des types comme Mick Jones ou Paul Simonon m'ont dit que, gamins, en voyant Little Bob sur scène, ça leur avait donné l'envie de jouer » (Marc Zermati, *Rock & Folk*, *op. cit.*, p. 69).
17. Si Marc Zermati considère les Dogs comme le groupe originel du punk en France, les musiciens le composant ne se sont jamais revendiqués punks comme l'explique Dominique Laboubée en 1982 : « On est sorti à peu près en même temps [que le punk] parce qu'en France, c'est un peu ça qui a tout déclenché. Moi, j'aime pas trop les punks et le message punk » (*Nineteen*, octobre 1982, p. 23).
18. Projet PIND (Punk Is Not Dead). Dirigé par Luc Robène et Solveig Serre, ce projet financé par l'Agence Nationale de la Recherche, vise à écrire l'histoire du mouvement punk à travers la notion de scène musicale [En ligne] www.pind.univ-tours.fr.
19. Signalons trois ressources en ligne. Pour Le Havre, ce travail est mené par Laury (www.rockinlehavre.com), en appui d'une exposition sur le rock au Havre (1950-2005) organisée en septembre 2015. Pour Rouen, Claude Levieux est la référence (<https://www.facebook.com/rouenexplosionrock>). Enfin, pour Caen, il faut consulter la page facebook des Tatavs (<https://www.facebook.com/groups/258823457173>).
20. Voir la liste des entretiens dans la bibliographie.
21. Jean-Marie Chatelier, *op. cit.*
22. Entre 1966 et 1969, Lionel Hermani officie dans un groupe de rock'n'roll baptisé Fox. Richard Louapre, *op. cit.*, p. 86.
23. Gilles Tandy se souvient : « Mélodies est vraiment un magasin de pointe pour les arrivages de groupes tous plus inconnus les uns que les autres. Éric [Tandy] écoute tout, avec le NME sous les yeux et il arrive à rendre la clientèle réceptive » (Christian Eudeline, *op. cit.*, p. 379).
24. Voir la revue de presse sur *Dezède* [En ligne] <https://dezede.org/evenements/id/3480/>.
25. Voir la revue de presse sur *Dezède* [En ligne] <https://dezede.org/evenements/id/3482/>.
26. Il faudra attendre l'ouverture du Studio 44 en 1979 puis de l'Exo 7 en 1983 pour que Rouen accueille les groupes étrangers et locaux. Voir *Exo 7 1983-2010 Combat rock*, Rouen, Espace musical, 2010, 299 p. Tiré à 1000 exemplaires et épuisé, cet ouvrage est désormais consultable en ligne à l'adresse <http://www.impression-virtuelle.fr/espace-musical/exo7/>.
27. Jacques Hupin explique que le manager des Clash lui a proposé de faire jouer les Sex Pistols mais dit-il « j'avoue je n'ai pas osé le faire à Rouen » (*Paris-Normandie*, « il y a quarante ans, The Clash débarque à Rouen », 22 avril 2017 [En ligne]).
28. Le concert a lieu dans l'ancien cinéma des Chartreux à Petit-Quevilly. Jacques Hupin loue la salle pour 300 F (*Paris-Normandie*, *op. cit.*)
29. Voir la revue de presse sur *Dezède* [En ligne] <https://dezede.org/evenements/id/3481/>.
30. Entretien avec Éric Tandy, 2 juillet 2015.
31. Jacques Hupin estime entre 300 et 400 personnes le nombre de spectateurs au concert des Clash. Dans tous les cas, selon ses souvenirs, la salle n'a pas fait le plein (*Paris-Normandie*, *op. cit.*)
32. Luc Robène, Solveig Serre, *op. cit.*
33. *Le Havre libre*, 19 avril 1977, p. 10.
34. *Paris-Normandie*, 25 avril 1977, p. 12.
35. *Ibidem*.

36. *Paris-Normandie*, 28 avril 1977, p. 11.
37. *Ouest-France*, 30 décembre 1977, p. 13.
38. *Ouest-France*, 7 octobre 1977, p. 5.
39. Il est intéressant de noter que l'on retrouve ce même procédé chez les premiers musiciens punks bretons comme Christian Dargelos, membre fondateur de Marquis de Sade, qui prenait le ferry Saint-Malo-Plymouth à partir de 1976. Journée d'étude PIND, la scène punk à Rennes, 9 décembre 2017 [En ligne].
40. *Ouest-France*, 30 décembre 1977, p. 13.
41. Voir Christophe Bourseiller, Olivier Penot-Lacassagne, *Contre-cultures*, Paris, CNRS Éditions, 2013, 314 p.
42. *Rock & Folk*, *op. cit.*, p. 69.
43. Entretien avec Éric Tandy, 2 juillet 2015.
44. *L'Éveil de Lisieux*, 5 mai 1978, p. 8.
45. *Ouest-France*, 10 mai 1978, p. 14.
46. En témoignent les reprises de « Johnny Be Good » de Chuck Berry par les Sex Pistols en 1979, ou encore celle de « Get Back » des Beatles par Starshooter en 1978 (sous le titre « Get Baque »).
47. Kent, chanteur de Starshooter, a déclaré : « Nous ce qu'on voulait, c'était jouer le plus vite du monde. C'était notre critère de qualité » (*Rock & Folk*, *op. cit.*, p. 65).
48. Sur les quatorze morceaux du premier album des Ramones sorti en avril 1976, la moitié fait moins de deux minutes. Le plus court fait 1'36, le plus long 2'38.
49. Témoignage d'Hugues de Portzamparc, bassiste des Dogs : « Le premier bassiste [des Olivensteins] ne savait pas jouer, alors on lui montrait la position des doigts. Ça a duré une répétition. Et on parvenait tout de même à avancer » (*Rock & Folk*, *op. cit.*, p. 64).
50. L'adage punk « Voilà un accord, en voilà un autre, en voilà un troisième. Maintenant formez un groupe » devient la marche à suivre.
51. *Le Pays d'Auge*, 6 juin 1978, p. 9.
52. Sur ce point, le son des Stooges et de leur trois albums studio (*The Stooges*, *Fun house*, *Raw power*) deviennent une référence.
53. *L'Éveil de Pont-Audemer*, 20 juin 1978, p. 15.
54. *Paris-Normandie*, 10 mars 1979, p. 24.
55. Les chansons de Clash sont sur ce point les plus significatives politiquement.
56. Gérôme Guibert, « Chantez-vous en français ou en anglais ? Le choix de la langue dans le rock en France », *Volume I*, n° 2/2, 2003/2 (Barbara Lebrun, Catherine Franc (dir.), *French Popular Music*), p. 83-98.
57. « Le premier concert des Olivensteins, c'était chez des psys qui fêtaient les dix de mai 68, t'imagines l'ambiance. Il fallait une musique d'intro. On a foutu Maréchal, nous voilà » (Gilles Tandy, *Rock & Folk*, *op. cit.*, p. 71).
58. « Patrick Henry est innocent c'est en réaction à tous les groupes dans la lignée des Sham 69 qui avaient tous une cause à défendre, ils sortaient tous des chansons avec "machin ou ducon is innocent". Du coup, je me suis demandé qui pouvait être innocent, et à l'époque les médias parlaient beaucoup de l'affaire Patrick Henry, je me suis dit que c'était un bon candidat » (Arno Rudeboy, *Nyark nyark ! Fragments des scènes punk et rock alternatif en France. 1976-1989*, Paris, La Découverte, 2007, p. 55).
59. *Ibidem*.
60. *Ibidem*.
61. Entretien avec Alain Gallienne, 9 janvier 2016.
62. « One more day connected to the machine, I am only a number on the chain / Un jour de plus lié à la machine, je ne suis qu'un numéro sur la chaîne ».
63. Voir Gérard Le Vot, *Poétique du rock, oralité voix et tumultes*, Paris, Minerve, 2017, 200 p.

64. Voir Olivier Migliore, « La prosodie musicale des premiers punks français (1977-1988) », Colloque PIND in Progress, 13 octobre 2017, Paris [En ligne].
65. Philippe Garnier, *Rock & Folk*, décembre 1978.
66. *Le Pays d'Auge*, 30 novembre 1978, p. 13.
67. Entretien avec Vladimir Marcus, 27 janvier 2016.
68. Dick Hebdige, *Sous-culture : le sens du style*, Paris, La Découverte, 2008/² (1979/¹), p. 106.
69. Yves Delaporte, « Teddies, Rockers, Punks et C^{ie} : quelques codes vestimentaires urbains », *L'Homme*, t. 22, n° 4, 1982, p. 49-62.
70. Marie Roué, « Assurer son cuir. Mode d'acquisition, de circulation et fonction du signe dans le vêtement des rockers », *L'Ethnographie*, vol. 80, n° 92-93, p. 218-219.
71. « On va se couper les cheveux, porter des badges... Mais ce n'était pas le grand guignol, j'étais au lycée, je prenais plaisir à mettre une cravate sur un tee-shirt, ce qui plaisait beaucoup aux profs » (Arno Rudeboy, *op. cit.*, p. 56).
72. Entretien avec Alain Gallienne, 9 janvier 2016.
73. Arno Rudeboy, *op. cit.*, p. 55.
74. Michel Vuillermet, *Nous enfants du rock*, reportage TV, Antenne 2, 1982.
75. Fabien Hein, *Do it yourself! Autodétermination et culture punk*, Congé-sur-Orne, Éditions Le Passager clandestin, 2012, 174 p.
76. Philippe Liotard, « Le corps punk, de la transgression à l'innovation (1976-2016) », *Volume !*, n° 13/1, 2016/2 (Luc Robène, Solveig Serre (dir.), *La scène punk en France*), p. 123-139.
77. Vincent Denis des Olivensteins : « avant de monter sur scène au Rose Bonbon, je suis en train de dormir dans un escalier vu que j'ai absorbé pas mal de Valium et picolé pas mal. C'est vraiment une période de folie furieuse » (Christian Eudeline, *op. cit.*, p. 389).
78. Entretien avec Éric Gervais, 21 juillet 2015.
79. Christian Eudeline, *op. cit.*, p. 385.
80. Voir Pogo, *regards sur la scène punk française (1986-1991)*, photos de Roland Cros, Co-édition Archives de la zone mondiale, 2018, 232 p.
81. Vincent Denis : « le public est content, il peut monter sur scène d'où on ne les vire jamais. Ils peuvent pogoter, plonger sur les autres, ça ne nous dérange pas. Et ça leur plait énormément » (Christian Eudeline, *op. cit.*, p. 397).
82. Entretien avec Claude Buot, 25 mars 2017.
83. Éric Tandy : « On a commencé à voir débarquer des skins, pas à Rouen, mais plutôt dans la région de Caen. Ils déliraient sur Sham 69 et il commençait à y avoir quelques tensions [...] On a fini par avoir un public d'abrutis » (Christian Eudeline, *op. cit.*, p. 394).
84. Entretien avec Alain Gallienne, 9 janvier 2016.
85. Les Olivensteins reprennent le morceau « Planté comme un privé » d'Asphalt Jungle en le modifiant en « Planté comme un navet ».
86. Christian Eudeline, *op. cit.*, p. 382.

RÉSUMÉS

Terre de rock'n'roll depuis les sixties, toute proche de Londres et fort de disquaires indépendants, la Normandie s'ouvre au punk dès 1976. Quelques groupes se forment et

s'engouffrent dans l'aventure punk. Le mouvement punk, qui porte en lui la violence (musicale, corporelle, esthétique) offre à ses groupes l'opportunité d'exprimer leur révolte et leur rage.

A land of rock'n'roll since the sixties, very close to London and with independent record shops, Normandy opened up to punk in 1976. A few groups formed and rushed into the punk adventure. The punk movement, which carries within it violence (musical, physical, aesthetic) offers its groups the opportunity to express their revolt and rage.

INDEX

Index géographique : France, Normandie

Keywords : punk, Normandy, bands, violences

Mots-clés : punk, groupes, violences

AUTEUR

CHRISTOPHE PÉCOUT

Membre de l'équipe scientifique du projet PIND [Punk is not dead. Pour une histoire de la scène punk en France (1976-2016)] avec le soutien de l'ANR, Christophe Pécout propose une histoire du punk en Normandie à travers différents articles déjà parus, comme « L'aventure punk en Normandie (1976-1980) » dans *Les Annales de Normandie* (2017/1) et « La première scène punk en Normandie (1976-1980) » dans *Volume !* (2016/2). Il est maître de conférences en STAPS à l'université de Rouen Normandie, rattaché au laboratoire CETAPS (EA 3832).